Un safari arctique
et autres racontars
Jørn Riel
Gaïa

Un safari arctique
et autres racontars
Jørn Riel

Traduit du danois par Susanne Juul et Bernard Saint Bonnet

L'iceberg bascula dans l'autre sens, vacilla un peu avant de retrouver son équilibre. Puis l'eau se calma et la tête d'Hansen émergea. Il était bleu comme un Touareg repeint à neuf et soufflait de l'eau comme une baleine.
« Mais qu'est-ce que tu fous là, bordel ! cria Valfred en lui jetant l'ancre. Prends ça, j'te ramène. »
Le Lieutenant empoigna le métal glacé, mais ses mains transies avaient perdu toute force.
« J'y arrive pas, Valfred.
— Alors attache-la à ton pantalon. Fais quelque chose, Hansen, sinon j'vais encore me retrouver seul pour l'année. »

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Son enfance est marquée par les longs récits enfumés des pionniers de l'Arctique, tels Knud Rasmussen ou encore Peter Freuchen, lequel faisait sauter le petit Jørn sur ses genoux en martelant le parquet de sa jambe de bois.
Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages. L'ensemble de son œuvre a été récompensée par le Grand Prix de l'Académie Danoise (2010).

Avec le soutien du
CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

Un safari arctique
et autres racontars

du même auteur
chez le même éditeur

les racontars arctiques
La vierge froide et autres racontars (1993 ; nouvelle édition 2011)
Un safari arctique et autres racontars (1994)
La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)
Un curé d'enfer et autres racontars (1996)
Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)
Un gros bobard et autres racontars (1999)
Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)
Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)
La circulaire et autres racontars (2006)
Le naufrage de la *Vesle Mari* et autres racontars (2009)

Une vie de racontars, Livre 1 (2012) Livre 2 (à paraître en 2013)

compilations de *racontars arctiques*
Le Roi Oscar (2004)
Une épopée littéraire (2006)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*
Heq (1995)
Arluk (1996 ; nouvelle édition 2012)
Soré (1997)

La maison de mes pères
(trilogie, 1995 ; nouvelle édition en un volume, 2010)
Le jour avant le lendemain (1998)
La maison des célibataires (1999)
La faille (2000)
Le garçon qui voulait devenir un Être Humain
(trilogie, 2002 ; nouvelle édition en un volume, 2009)
Une vie de racontars - Livre 1 (2012)
Une vie de racontars - Livre 2 (2013)

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :
Le Roi Oscar et autres racontars (2008)
La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs
Pani, la petite fille du Groenland (Le Livre de Poche Jeunesse)
Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (Album, Sarbacane)
Le jour avant le lendemain (Album, Sarbacane)
La vierge froide et autres racontars (BD, Sarbacane)
Le Roi Oscar et autres racontars (BD, Sarbacane)

La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche aux éditions 10/18.

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Jørn Riel

Un safari arctique
et autres racontars

traduit du danois par Susanne Juul
et Bernard Saint Bonnet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

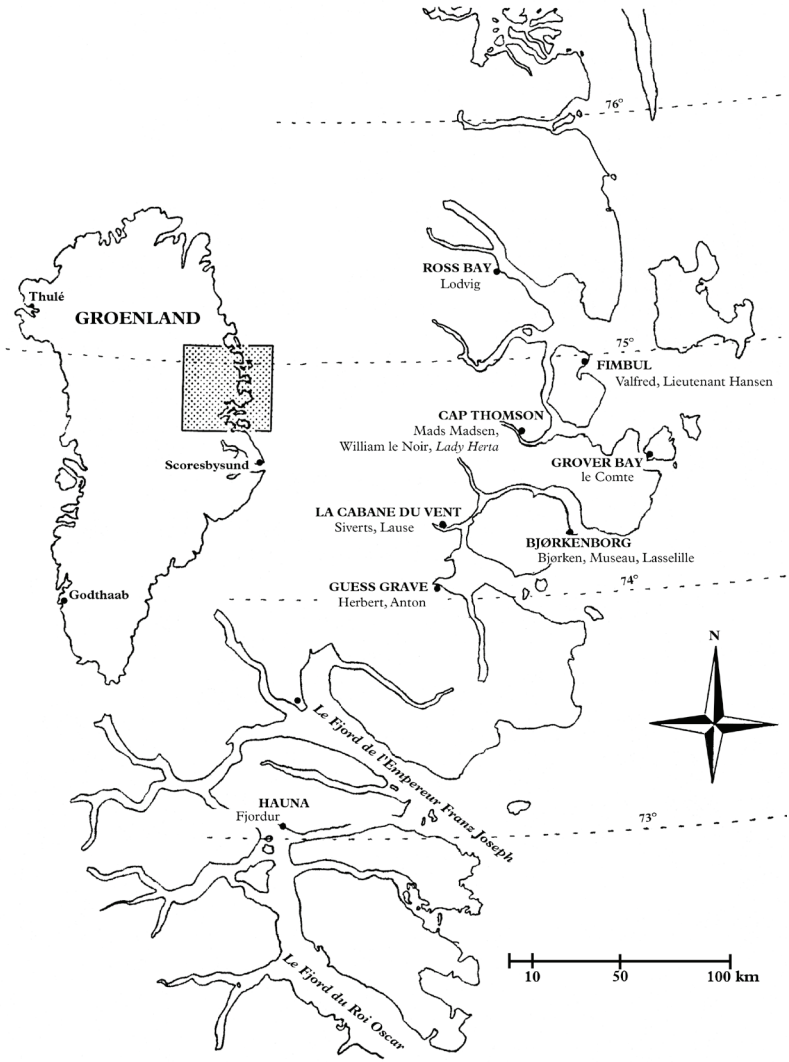
contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
En arktisk safari og andre skrøner

Illustration de couverture :
© Hervé Tanquerelle, 2012

© Jørn Riel, Lademann, Copenhague, 1976
© Gaïa Éditions, pour la traduction française, 1994
© Gaïa Éditions, nouvelle édition, 2011

ISBN 13 : 978-2-84720-294-6


76°
ROSS BAY
Lodvig
Thulé
GROENLAND
75°
FIMBUL
Valfred, Lieutenant Hansen
CAP THOMSON
Mads Madsen,
William le Noir, *Lady Herta*
Scoresbysund
GROVER BAY
le Comte
LA CABANE DU VENT
Siverts, Lause
BJØRKENBORG
Bjørken, Museau, Lasselille
74°
GUESS GRAVE
Herbert, Anton
Godthaab
N
Le Fjord de l'Empereur Franz Joseph
HAUNA
Fjordur
73°
Le Fjord du Roi Oscar
10
50
100 km

À Paul-Émile Victor…
« … qui a, plus que tout autre,
œuvré à poser le Groenland et l'Arctique
sur la carte française du monde. »

Le bruant des neiges

… où le tout neuf bachelier Anton rencontre pour la première fois les héros polaires, découvre les charmes de la longue nuit arctique et pose ses valises…

Être seul. Tout seul sur une côte pratiquement dépourvue d'hommes, isolé du reste du monde. Ne dépendre que de sa propre habileté, de sa propre volonté, être à la fois son seul maître et valet ; tout cela n'était probablement pas tout à fait clair pour Anton Pedersen quand il avait postulé un emploi de chasseur au bureau de la Compagnie. Parce qu'Anton n'avait encore que dix-neuf ans et bien autre chose dans la tête. Son monde arctique à lui était peuplé de héros polaires, d'hommes indomptables dans des fourrures énormes, d'hommes qui s'acharnaient au péril de leur vie à remplir les nombreuses taches blanches sur les cartes. Son Groenland à lui, c'étaient de longs voyages derrière des chiens glapissants tirant le traîneau, de fabuleuses chasses à l'ours et au morse, des rencontres merveilleuses avec des Eskimos intacts et une camaraderie sans faille qui liait les hommes de l'expédition jusqu'aux frontières du pays de la mort. Anton souhaitait ardemment devenir un pionnier de cette envergure.

Le Groenland était grand. Il y restait encore des zones inexplorées. Mais le temps presse, pensait Anton, et les taches blanches fondent à toute vitesse. C'est pourquoi il lui tardait de partir. Toutefois, il n'avait rien d'autre à montrer qu'un baccalauréat fraîchement passé et quelques médailles d'argent d'une académie de chasse ; et c'est pourquoi il dut rapidement réaliser que, dans son cas à lui, seules deux routes pouvaient le mener en Arctique : soit il appareillait vers la côte ouest du Groenland avec la Royale de Commerce Groenlandais, soit il partait pour l'est du Groenland en tant

que chasseur. À vrai dire, l'ouest ne le tentait pas tellement. Là, il pourrait, certes, trouver un emploi d'assistant commercial, mais l'aventure deviendrait une perspective lointaine. Le travail serait certainement aussi ennuyeux que le titre et, selon lui, presque humiliant pour un philosophe en herbe. Raison pour laquelle il choisit la Compagnie. En tant que chasseur, il pourrait sûrement mener une vraie vie de héros polaire. Il ferait de longues tournées de chasse en traîneau dans le grand désert blanc, et d'après ce que le directeur de la Compagnie lui avait fait comprendre, son existence prendrait à peu près l'allure de celle des anciens explorateurs. Anton Pedersen devint donc chasseur. Il avait du courage, une bonne tête, et il était frais comme le dedans d'une noisette.

Le début de son aventure arctique se fit prometteur. La traversée de l'Atlantique sur le rafiot de chasse au phoque, la *Vesle Mari*, correspondait tout à fait à ses rêves les plus fous. L'équipage était constitué de vieux routiers des Glaces de l'Ouest, et le capitaine Olsen racontait tous les soirs, au mess, des tas d'histoires, dès que le mousse avait sonné huit heures. En fait, Olsen avait une colossale réserve d'histoires. Il naviguait dans les glaces depuis l'âge de douze ans et pouvait, disait-il, voir d'un bloc de glace à la dérive s'il venait du Bassin du Pôle de la Mer de Kara, de l'est du Groenland ou de n'importe quel autre endroit. Olsen était capable aussi de flairer le grand large et pouvait déterminer la position du bateau simplement en goûtant l'eau de mer, à ce qu'il disait.

Le soir, un rhum sirupeux était servi dans de minces fioles de terre cuite brune à la table du mess et l'on fumait un tabac fort et noir, dans des pipes à la tête usée. Anton était assis sur le banc, le dos contre la cloison vibrante. Il écoutait, et rigolait, et tapait du poing sur la table : c'était un fameux gaillard. De temps à autre la fumée et le rhum lui restaient en travers de la gorge et Olsen devait lui taper dans le dos, histoire de le débarrasser de ses quintes de toux.

Quand, aux petites heures après minuit, le capitaine allait

se coucher, Anton montait sur le pont et s'accoudait au bastingage. Il respirait l'odeur rance du lard suspendu au-dessus du rafiot, et vomissait son rhum, l'abandonnant à la mer houleuse. Une fois délesté de sa beuverie de la soirée, il essuyait la sueur sur son front et s'asseyait, un peu atone, sur la bitte la plus proche et regardait la mer. La nuit nordique était claire et magique. Il trouvait à la mer un air encore plus infini la nuit, et avait le sentiment qu'une parcelle de toute cette éternité se déplaçait pour venir s'installer dans son esprit. Assis sur la bitte, Anton s'abandonnait. Absorbé par la mer immense sans même s'en rendre compte, il montait et descendait au gré de la houle sans savoir d'où il venait, où il allait. Anton était purgé de toute pensée, dans l'ivresse légère du rhum du capitaine Olsen et de la nuit claire. Dans ces moments-là, Anton était plus proche de lui-même qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Sans le déguisement dont ses rêves avaient voulu l'habiller, en dehors du monde si souvent imaginé qui l'entourait maintenant et tout proche de ce qui est presque inaccessible : la lucidité. Ses sens tournés en lui-même, il restait là, assis, complètement insensible au monde extérieur. De cet état supérieur il glissait presque toujours dans un sommeil profond et sans rêve. Quand la *Vesle Mari* eut atteint les glaces dérivantes, Anton avait le sentiment d'avoir passé la plus grande partie de sa vie sur un rafiot de chasse au phoque. Il avait tellement entendu parler de la glace qu'en la voyant il la salua avec des hochements de tête et un sentiment de déjà-vu. Le capitaine Olsen était dans le nid-de-pie, flairant l'air de son long nez violet. Il faisait glisser le rafiot dans des sillons de mer libre, se frayait un chemin vers des clairières plus importantes, faisait marche arrière, tournait, manœuvrait et avançait ferme vers l'ouest. Anton était suspendu à l'échelle de fer un mètre en dessous du nid-de-pie, se constituant un stock de mots de circonstance grâce aux jurons appropriés que le capitaine Olsen laissait pleuvoir sur l'homme de barre du haut de la vigie.

Le point culminant du voyage, ce fut le jour où l'on cria terre en vue. Cela se passa tôt un matin, alors qu'Anton était en train de prendre son café au mess. Le cri fusa de l'homme de vigie, prit du volume avec l'homme de barre et frappa Anton par la porte ouverte. Il sortit comme un boulet de canon, traversa le pont et grimpa dans le nid-de-pie.

Là-bas, la terre. Là-bas, des montagnes gigantesques dressant leurs pics dentés vers le ciel. Là-bas, l'énorme couverture de glace, les glaciers bleu foncé, les lacs étincelants et les longs fjords noirs. À cette occasion, Anton mit à profit quelques mots récemment appris pour réprimer une émotion que le capitaine Olsen aurait pu facilement mal interpréter.

Tout se passa on ne peut mieux pour Anton jusqu'à la cabane de Fimbul. Mais ici la réalité s'abattit comme une lourde couette sur ses rêves. Anton, bien entendu, avait imaginé des tas de choses sur une station de chasseurs, et il s'était fait de beaux clichés de la maison et des environs. Mais ici, à Fimbul, il découvrit un certain nombre de choses qu'il avait omis de prendre en considération. D'abord le froid. Un brouillard épais était suspendu aux parois de la montagne de Fimbul comme un crêpe de deuil gris, et l'air cru et humide vous glaçait jusqu'aux os. Puis une autre chose lui sauta aux yeux, c'était l'incroyable saleté. Anton avait toujours cru que la terre, la mer et l'air propres aux pays polaires étaient purs et vierges. Mais quand il monta de la plage vers la maison, il découvrit avec stupeur que le terrain, aussi loin que portait le regard à travers le brouillard, était parsemé de boîtes de conserve rouillées, de caisses d'emballage cassées, de merdes de chiens grisonnant depuis ces dernières décennies, de scories et de cendres de la cuisinière.

Le portrait que, d'une main sûre, Anton s'était brossé du chef de station avant son départ se trouvait être, lui aussi, complètement faux. Valfred n'était pas un vrai héros polaire, aux yeux d'Anton. C'était un personnage vieux et

malodorant qui, lorsqu'il ne tournait pas en rond en parlant tout seul, ronflait dans la couchette supérieure. Il était, certes, gentil et serviable, mais manquait tout à fait d'envergure, selon Anton. Rien de ferme ni d'indomptable dans les yeux chassieux de Valfred, pas la moindre trace d'énergie ni de force de volonté. Le vieil homme traînait, délabré et crasseux à l'instar de la cabane qu'il habitait, et Anton voyait en lui un déshonneur pour la Compagnie.

Au début, Anton pensait que Valfred et la cabane de Fimbul constituaient une exception sur la côte. C'était avant de rencontrer d'autres chasseurs et de visiter d'autres stations de chasse. Il s'accrocha à son rêve et se consola à l'idée que le séjour à Fimbul devait être une épreuve que la plupart des héros polaires avaient à subir. Avec la bénédiction de Valfred il fit le ménage autour de la maison, menuisa, d'après les instructions, des pièges à renard, et commença à faire des marches d'approche vers les chiens qui seraient ses aides et compagnons quand il partirait, bientôt, pour de grands voyages. Anton ne manquait pas de courage. Il était en Arctique, avec un contrat de deux ans, avait de la patience à revendre et ne doutait pas que tout irait bien. Mais quelques mois après son arrivée, il commença à changer. Imperceptiblement, pour Valfred tout comme pour lui-même. Il continua d'être un jeune homme cordial qui faisait son travail de manière irréprochable. Mais il devint un peu plus taciturne, un peu plus renfermé et se transforma, petit à petit, en une présence pas le moins du monde distrayante pour son compagnon. Mais Valfred ne remarqua rien. Lui, il hibernait et se portait à merveille. Tant que le jeune homme s'occupait de l'outillage, il était bien content. Anton était un bleu sur la côte et manquait de routine. Et la routine ne s'installe que si l'on fait les mêmes choses, jour après jour. En laissant ainsi toutes les tournées de pièges à Anton, Valfred se comportait en maître digne de ce nom. Il avait tout expliqué soigneusement, avait personnellement

participé aux premières tournées et avait demandé, surtout, à être réveillé s'il arrivait quelque chose qu'Anton ne pouvait résoudre tout seul.

L'hiver passa de manière acceptable pour Anton. Il s'occupait de ses pièges. Tout au plus souffrait-il de temps en temps de sautes d'humeur, quand il rentrait à la cabane de Fimbul. Avec Valfred, il fit plusieurs voyages de visite à ceux de Bjørkenborg et à Herbert, à Guess Grave, et ces voyages le firent vivre pendant des semaines. Et puis, le premier halo de lumière se manifesta vers le sud. Et c'est alors qu'il commença à languir. D'abord après les femmes, ce qui était naturel, et ensuite après ses rêves, qu'il n'arrivait plus vraiment à faire revenir. Un jour ressemblait à l'autre. De longs voyages aux pièges dans le froid, toujours le même boulot. Enlever la neige autour des pièges à coups de pelle, les remettre debout, attacher l'appât à la trappe, fourrer le renard dans le sac à dos, et en route pour le piège suivant. Des nuits glaciales sous la tente ou dans une cabane de chasse, du café et des galettes de riz, sortir de son sac de couchage dans le noir, voyager d'un bout à l'autre d'une journée sombre, monter la tente dans l'obscurité, s'endormir dans l'obscurité, cette éternelle obscurité.

Ce n'est en fait qu'au retour de la lumière qu'Anton prit conscience de la nuit polaire. Et à la cabane de Fimbul tout devint plus ennuyeux que jamais. L'agaçant ronflement de Valfred, le dépouillage des renards, les peaux à étendre sur des planches, à sécher au-dessus de la cuisinière, la cuisine à faire, les attaches des chiens à réparer et puis dormir. Le rêve d'Anton de devenir un héros polaire n'était plus alimenté. Il restait pendant des heures à regarder les vitres noires et vides, à se sentir seul et misérable, et au bout du compte, il avait envie de pleurer. Ce fut une période difficile pour lui parce qu'il ne pouvait pas vivre sans illusions. Il n'arrivait pas à admettre que la vie en Arctique n'était pas une découverte permanente comme la vie qu'il avait connue

jusqu'alors. Il avait, bien sûr, appris à chasser, dépouiller, courir derrière les chiens et à préparer des galettes de riz. Des choses simples et faciles, une fois qu'on en avait fait l'apprentissage. Mais il n'avait pas compris qu'avec tout ça son éducation était faite. Il voulait davantage. Il n'arrivait pas, contrairement à Valfred, à laisser un jour suivre l'autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'année. Anton avait lu des livres, et il savait que la vie en Arctique n'était pas la vie qu'il menait maintenant. Non, la vie polaire c'étaient des exploits, une existence virile et dramatique dont on revenait en héros polaire accompli et radieux.

Cette simplicité était justement trop simple. Maintenir sa chaleur et manger à sa faim ne lui suffisaient plus. Ces deux choses tenaient peut-être d'autres chasseurs en vie, mais tuaient lentement Anton. Il savait qu'il devait aller à la chasse. Qu'il devait courir derrière le montant du traîneau, s'éreinter pour monter dans des vallées pleines de neige, peiner à travers des amoncellements de glace polaire, tirer, et pousser, et se battre avec le traîneau, jurer et gueuler à en perdre la voix après les chiens, poursuivre, à en cracher ses poumons, des bœufs musqués qu'il avait blessés et tirer lui-même la viande jusqu'au campement. Il savait que tout cela donnait à la fois de la chaleur et de quoi manger, et que ça constituait un travail. Mais il savait aussi que c'était un travail pour d'autres, pas pour lui.

Il ne pouvait se résoudre à quitter ses rêves. Et même si le travail qu'il accomplissait pouvait peut-être rivaliser avec les prestations de héros polaires d'autres époques, et même si Anton au fond pouvait au moins se compter parmi les héros polaires modestes, savoir tout cela ne l'encourageait guère. Parce qu'Anton voulait être vu et entendu et admiré. Et ni Valfred ni les autres chasseurs qu'il avait rencontrés, à part Herbert à Guess Grave, n'étaient à son avis des gens remarquables. Ils le regardaient avec gêne quand il expliquait comment il avait essuyé un coup de tempête en restant

sous le traîneau pendant deux jours avec, pour toute provision, une tablette de chocolat de ménage, et ils se raclaient la gorge anxieusement quand il leur parlait de l'ours qu'il avait descendu à Cap Inter d'un coup de canardière. Quand il parlait, leurs gros visages rouges et stupides prenaient une expression consternée et ils avaient l'air de s'ennuyer à cent sous de l'heure. Et c'est ainsi qu'Anton en vint à se taire. C'est ce qu'il décida aussi de faire quand un jour il retournerait à Glostrup dont il était originaire. En effet, comment aurait-il pu espérer que les gens de chez lui, qui évidemment ignoraient tout de l'existence au nord de Skagen, la pointe la plus septentrionale du Danemark, comprennent quoi que ce soit à ce dont il parlait. Qu'il tente simplement d'ouvrir la bouche et on le prendrait tout de suite pour un jobard ou, dans le meilleur des cas, pour un menteur grandiloquent. Valfred tenta une fois de lui expliquer le manque d'enthousiasme de ses compagnons à l'écouter. « Tu comprends, mon p'tit gars, dit-il, parler de ses exploits, c'est peut-être pas mal pour tuer une soirée d'hiver. Mais tant qu'à faire, vaut mieux raconter quelque chose que les autres n'ont pas vécu. Et ça, ça s'apprend avec le temps, tu piges ? Parce que les gens d'ici ont vécu la plupart des choses, tu peux me croire, va. »

Heureusement, Anton avait rencontré Herbert. Cela s'était passé au cours d'une visite à la station de chasse de Guess Grave, où Valfred et Anton avaient débarqué pour voir le coq apprivoisé avec lequel vivait Herbert. Depuis, ce voyage avait pris une grande importance pour Anton.

Chez Herbert, il trouva de la compréhension. Il rencontra un intellect qui communiquait à un degré acceptable avec le sien. Herbert était un autodidacte qui, tout en assumant le quotidien, avait une réflexion sur les choses. C'était le premier homme en Arctique à lui donner l'impression d'être quelqu'un, d'être même quelqu'un de tout à fait singulier. C'est pourquoi Anton, quelques mois après cette visite, devait quitter Valfred pour s'installer chez Herbert.